

pour rendre son nom populaire. Le prix élevé qui lui fut proposé et les demandes qui lui arrivèrent de toutes parts achevèrent de le persuader.

Frédéric ne se sentit point étourdi mais fortifié d'un succès aussi subit. Les âmes bien faites savent tout supporter, même la prospérité. Il comprit que sa célébrité précoce n'ajoutait rien à son talent et lui imposait de nouveaux devoirs ; il se promit, en conséquence, de se montrer d'autant plus sévère envers lui-même que le public serait plus indulgent, et de faire en sorte de mériter toujours plus qu'il ne lui serait accordé. Mais il ne se laissa point aveugler par l'orgueil ; il acquit une juste confiance en lui-même et s'avoua sa force, qu'il avait jusqu'alors discutée.

Après avoir achevé d'étudier l'Italie, il résolut de revenir en France, où l'appelaient sa réputation nouvelle et des travaux importants qu'il avait acceptés. Il remonta donc jusqu'à Milan et entra en Suisse pour gagner le Rhin vers Bâle, puis Paris. Il s'attendait à de sublimes spectacles, à de puissantes et douces émotions ; il espérait trouver dans ces nids d'aigles de vrais descendants de Guillaume Tell... Il ne vit que de petits peuples sur des grandes montagnes, et la sublime opulence de la création faisant honte à l'avaricieuse rapacité des hommes ! La Suisse qu'il avait espérée n'existait plus, celle qu'il parcourut n'était qu'un panorama magique où l'on payait tout depuis le fromage des chalets jusqu'aux avalanches des montagnes, depuis la bonne mine de la fille d'auberge jusqu'au point de vue de la cascade. Partout il lui sembla contempler de gigantesques décorations peintes par quelque Titan, élève de Daguerre, pour l'amusement des touristes. A peine s'il put rencontrer de loin en loin quelque ravine oubliée sous les pins, quelque mer de glace hors de la route des voiturins, quelques lacs encadrés de pitons bleuâtres, au bord desquels il lui fût permis de s'asseoir et de prendre haleine sans craindre l'arrivée d'un Anglais en blouse grise ; car depuis quinze ans les Anglais se sont abattus sur la Suisse comme les sauterelles sur les plaines des Pharaons, avec cette différence pourtant que les sauterelles dévoreraient l'Egypte, et que c'est la Suisse qui dévore les Anglais ; vous les couvrez depuis Sion jusqu'à Berne. Partout où vous apercevez quelqu'un qui mange, consultez un *Guide du voyageur*, vous pouvez chanter le *God save the queen* avec l'assurance d'être compris.

Frédéric Garnier arriva donc à Bâle, un mois après son départ de Milan, ayant vu plus d'Anglais que de glaciers, fatigué de favoris blonds et de voiles verts, et prêt à chanter avec les jeunes premiers de M. Scribe.

Je suis Français, mon pays avant tout.

Au moment de son arrivée il y avait grande foule à Bâle pour les élections ; les étrangers affluaient d'Alsace et d'Allemagne, si bien que toutes les auberges étaient pleines. Frédéric sollicita vainement de dix hôteliers une de ces couchettes de plumes ornées de deux serviettes auxquelles on donne le nom de lit en Suisse ; il fut partout repoussé, il ne lui restait plus à visiter que *les Trois Rois*, hôtel en renom où il avait moins de chances que partout ailleurs de trouver un gîte ; aussi ne prit-il point la peine de descendre de son voiturin, il se contenta de l'arrêter devant la porte, et selon l'usage suisse, l'hôtelier accourut.

— Un lit ? demanda Garnier.

— Je n'en ai plus, Monsieur.

Au diable les auberges et l'élection ! Alors je dîne, et je continue jusqu'à Saint-Louis.

— Vous allez être servi.

Frédéric se prépara à descendre du voiturin ; ses yeux, en se levant, tombèrent sur un voyageur debout à la porte de l'hôtel, et qui causait avec une femme voilée ; c'était M. Vertman. Il laissa échapper une exclamation de surprise et fit un geste ; mais au même instant la femme voilée rentra vivement en entraînant son interlocuteur. Frédéric se hâta de régler avec le cocher et entra dans la salle des voyageurs pour les rejoindre. Il y avait beaucoup de monde. Il chercha quelque temps inutilement ; enfin il rencontra l'hôtelier et lui demanda M. Vertman.

— Il est parti, monsieur.

— Parti ?

— Il y a quelques minutes à peine.

— Et où va-il ?

— A Baden.

— Il était ici depuis longtemps ?

— Depuis deux jours seulement. J'ignorais qu'il dût quitter Bâle aujourd'hui.

— Alors vous pouvez disooser de la chambre qu'il occupait ?

— Je viens de la donner ; mais celle de sa nièce est à la disposition de monsieur.

— Je l'arrête.

Après avoir admiré le Rhin, visité la cathédrale et la bibliothèque, Frédéric fatigué se